

CHEMIN DE CROIX

Via Crucis de Brignais

Photos : Daniel POLLET

par Fabrice HADJADI

Dans l'église dix-neuvième siècle de Brignais, petite ville du Rhône, le peintre Patrick Marquès (né en 1951) a répondu à une commande publique pour réaliser, en 212, un chemin de Croix qui est désormais célèbre et a fait l'objet d'un magnifique album. En ces jours de Pâques, nous vous en montrons quelques images forcément réductrices.

PEUT-ON PEINDRE un Chemin de Croix? Cela se fait depuis si longtemps, les murs de nos églises en sont si constamment ornés, traçant depuis l'autel leur cercle de quatorze tableaux, gravures et autres bas-reliefs, qu'on ne se pose plus la question. Et pourtant, il convient de se la poser, car, quand on y réfléchit un peu, il ne va pas tout à fait de soi de ramener l'œuvre toujours actuelle de notre Rédemption à une espèce de diaporama. Kierkegaard l'observe en des termes impitoyables : « On dit qu'on ne peut pas concevoir le calme de l'assassin qui s'assoit et aiguisse le couteau avec lequel il va tuer un autre homme. Mais, à vrai dire, je n'arrive pas non plus à concevoir le calme de l'artiste qui s'assoit pour peindre le Christ. Je ne conçois pas qu'il n'ait pas jeté tout par-dessus bord, les pinceaux et les couleurs, exactement comme Judas ses trente deniers, loin, bien loin de lui, parce qu'il aurait compris soudain que le Christ exige des "imitateurs", non des peintres, non des spectateurs contemplant ses tableaux en amateurs d'art et se demandant si c'est réussi. S'il s'agit d'un chef-d'œuvre, si le jeu des couleurs est correct, si le sang est bien rendu de cette manière, si l'expres-

sion de la souffrance est artistiquement vraie sans que jamais l'engagement à suivre le Christ ne soit entendu... »

On pourrait bien sûr récuser cette attaque en protestant que l'on reconnaît bien à l'iconoclasme protestant. Et l'on passerait aussitôt à l'éloge de la peinture de Patrick Marquès – lequel mérite mieux que cela. Car ce serait passer à côté de la profondeur d'une objection qui exige une réponse plus profonde que les compliments d'usage. D'ailleurs, trop d'œuvres sacrées ont quitté le lieu de culte pour être exposées dans les musées et devenir le divertissement des visiteurs et l'affaire des spécialistes : n'est-ce pas que le danger dont parle Kierkegaard existe bien, et que peindre le chemin, ou l'admirer, là où il faut manifestement le prendre, pose un vrai problème ?

Mais voilà, si certaine peinture ne se veut que spectacle et, par là, réduit l'éthique à l'esthétique, le Dieu à l'idole, le chemin à un jeu de perspective, une autre peinture, celle qui est proprement chrétienne, s'intéresse avant tout à ce qui ne se voit pas, mais qui, dans le visible même, parle, appelle, commande. L'avant-gardisme qui pousse un Lucio Fontana à déchirer ses toiles ne doit pas nous faire oublier que, dès l'origine, la



Patrick Marquès.

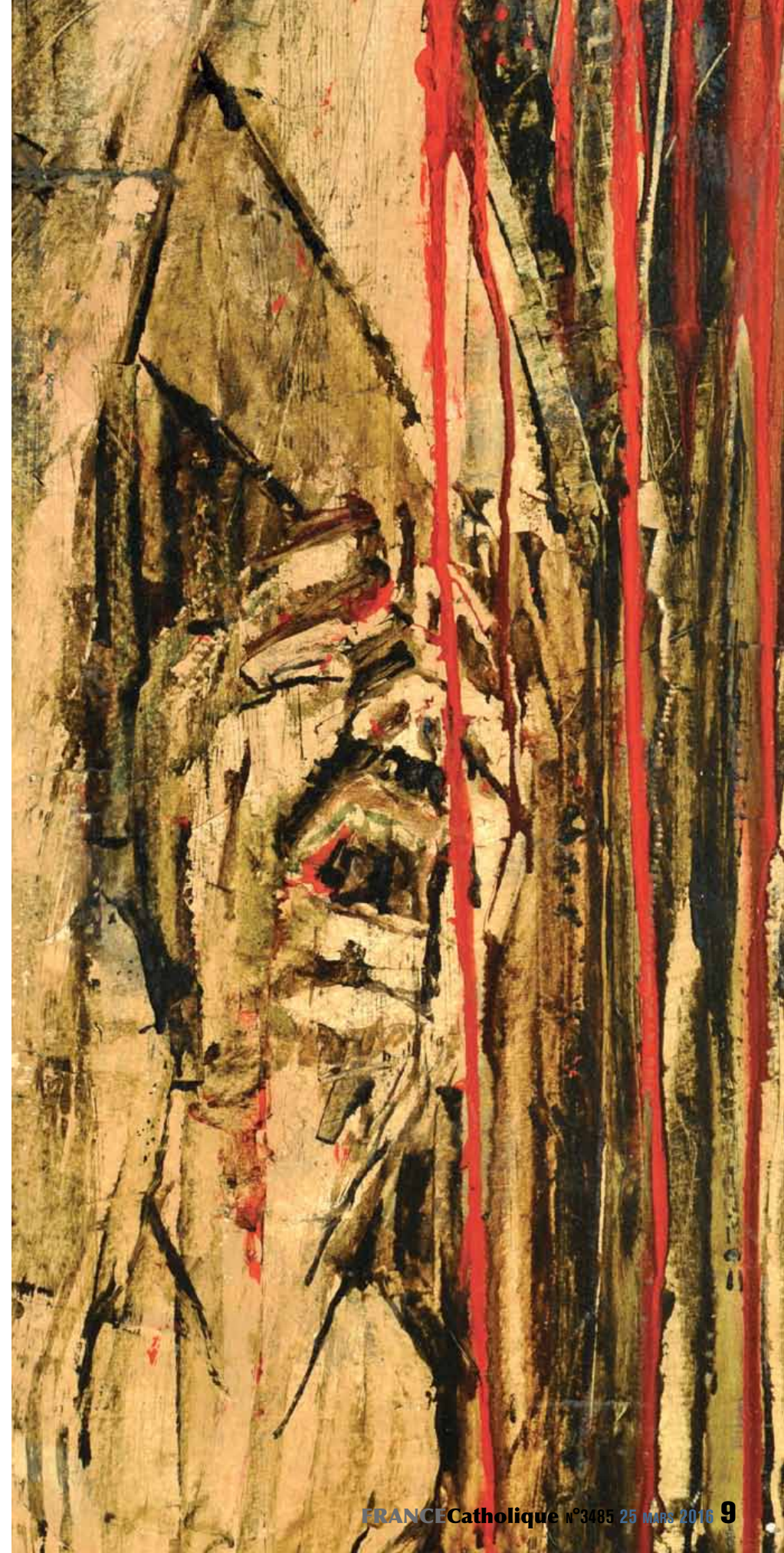
tâche catholique de la peinture est de faire une toile déchirée par l'événement du Salut. C'est la *Vocation de Matthieu* du Caravage : Le « Vois-moi » y Laisse place au « Suis-moi ». C'est *Le massacre des Innocents* du Poussin ; la jouissance esthétique y est remise en cause par une sainte horreur. C'est la *Suzanne au bain* de Rembrandt : celui qui croyait voir est vu, la jeune femme y interroge le spectateur. Le supplie de ne pas la lorgner avec la lubricité des deux vieillards. Le Christ n'est pas venu abolir l'interdit mosaïque de la représentation, il est venu l'accomplir, et l'accomplir de telle sorte que l'interdit ne se manifeste plus comme un empêchement, mais comme un aiguillon qui pousse à l'aventure. Pour le respecter, désormais, il ne suffit pas de ne pas peindre et de se tourner tes pouces. Il faut, au contraire, à chaque fois réinventer la peinture, c'est-à-dire peindre de manière à ce que l'œil écoute, que l'image soit une espèce de sacra-



L'église Saint-Clair de Brignais (Rhône).

mental, de *verbum visibile*, et que ce que je vois devienne voie – chemin de justice, chemin de croix et de joie, donc. C'est là toute la force du travail de Patrick Marquès : celle d'une œuvre à l'œuvre, qui nous regarde plus que nous ne la voyons. Aussi ne vais-je pas ici passer en revue chacune de ses stations pour en tirer une méditation personnelle. Ce que je voudrais avant de laisser le lecteur à leur contemplation silencieuse, c'est en énoncer brièvement six dimensions proprement picturales, qui ont permis à l'artiste de répondre à l'objection de Kierkegaard et d'essayer de changer le « Vois ! » en Voie...

1. La première de ces dimensions tient justement à la dimension au sens spatial de ce terme. Les tableaux sont de grande taille (hormis le Pierre). Ce livre ne permet pas de les apercevoir dans leur format : ici vous pouvez les tenir entre vos mains, alors qu'ils sont plus vastes que vos corps, ou du moins



Le mur latéral de gauche comporte 10 tableaux qui retracent tout le chaos de la souffrance et de la faiblesse humaine.

Deuxième station :
Trahison de Judas.

Troisième station :
Le sanhédrin.



Quatrième station :
Reniement de Pierre.

Douzième station :
Marie



Treizième station :
Mort sur la Croix.



Quatorzième station :
Mise au tombeau.



Dixième station :
Crucifixion.

Onzième station :
Le bon larron.



Sixième station :
Couronnement
d'épines.



Septième station :
Le poids de la Croix.



Huitième station :
Simon de Cyrène est
réquisitionné.



Neuvième station :
Les femmes de Jérusalem.

Éléments d'histoire

LORS de la construction de la nouvelle église de Brignais dans les années 1859-1862, et son embellissement par la suite jusqu'en 1870, l'église Saint-Clair avait été dotée d'un chemin de croix. On pouvait en voir encore quelques traces avant la réfection des murs latéraux de l'édifice intervenue au cours de l'été 2012. Mais on n'en trouvait aucune mention dans la littérature décrivant l'église et son mobilier.

D'après les photos, on peut supposer un chemin de croix assez classique de cette deuxième moitié du XIX^e siècle, fait de moulages en plâtre, incrustés dans les murs à bonne hauteur, avec sept stations de chaque côté. Une première réfection de la peinture intérieure l'a fait disparaître au début des années 1980. À cette époque, de simple croix en bois, avec un numéro en chiffres romains, avaient été apposées sur les mêmes murs latéraux.

Le jour de la Toussaint 2011, le curé annonçait que pour fêter le cent-cinquantième anniversaire de la première messe dans la paroisse, la commune avait décidée d'offrir à son église, en accord avec la commission diocésaine d'art sacré, un nouveau chemin de croix sous forme de fresques. Parmi les techniques, le marouflage des murs fut retenu, permettant une plus grande précision de dessin et variété de nuances. Le choix de Patrick Marquès, qui avait des liens avec l'église et dont l'atelier avait été visité par le nouvel adjoint à la culture

de l'équipe municipale, fut fait au terme d'un processus impliquant plusieurs acteurs.

L'été 2012 marque le début des travaux dans l'église. Les murs de l'église et les voûtes des nefs latérales sont brossés, nettoyés et finalement repeints.

Patrick Marquès annonce, le 21 septembre 2012, l'achèvement de son chef-d'œuvre. Les toiles seront transportées à l'église qui deviendra pour le mois d'octobre, son

atelier. Les toiles seront découpées aux dimensions prévues, puis collées et marouflées sur les murs. Des luminaires seront installés pour une mise en valeur exacte des tableaux. Depuis l'inauguration, le 1^{er} novembre suivant devant une grande foule, les visites ne cessent plus tout au long de l'année suivante. Aujourd'hui, les visites du chemin de

croix sont gérées par l'Asdassociation culturelle Saint-Clair, et confiées, par convention, à l'Office du Tourisme de la Vallée du Garon. La découverte de ce chef-d'œuvre monumental suscite un très grand intérêt spirituel et demeure accessible à tous. Il marque profondément tous ceux venus l'admirer. ■

D'après l'album *Via Crucis*, sur l'œuvre de Patrick Marquès, photos de Daniel Pollet, disponible aux éditions Parole et Silence, 130 pages tout en couleur, beau papier, 24 x 29 cm, couverture cartonnée, 28 €.



que votre tête. Du fait de leur réduction livres que, vous apercevez tout de suite les figures. Mais quand vous vous tenez vraiment devant, et assez près, vous ne les discerne pas, vous vous demandez pourquoi le curé a encore osé admettre une toile abstraite dans son église... Ainsi, on commence par ne rien voir. Pour qu'une face se dégage, il faut se mettre en mouvement, prendre du recul, cheminer. Les yeux ne suffisent pas, le corps doit partir à la recherche de la juste distance – la distance de respect.

2. Ce qui paraît alors, à une exception près, ce sont des visages et des mains – saisissants de réalisme, dirait-on, mais surtout en gros plan, pas de paysage derrière, pas de mise en scène : le jaillissement même d'une figure qui nous saute à la figure, qui déborde les limites de la toile. Ça vient à nous. Ça nous regarde, comme je le disais plus haut. Et cela oscille entre le miroir tendu et le gouffre vertigineux (car un regard est une faille dont on ne voit pas le fond).

3. Ce n'est pas Jésus qui se trouve à chaque fois au centre, mais d'autres

protagonistes de la Passion, des protagonistes qui procurent un sentiment de déjà-vu, comme de vieilles connaissances, avec des expressions qui sont du refoulé remontant à la surface, qu'an aurait bien voulu cacher : l'angoisse, la trahison, la peur, l'orgueil, la rage, le remords, la tristesse, l'abandon... C'est bien la mise à nu de l'âme – la nôtre – qui s'opère station après station.

4. Avant de faire des tableaux, le peintre a réalisé un film avec des comédiens, professionnels ou amateurs, afin de nourrir son inspiration. Ses images sont en quelque sorte des instantanés de scènes dramatiques : elles en ont le suspens et la fugitivité. Elles saisissent un moment en tension avec ce qui le précède et ce qui va le suivre, c'est pourquoi, non plus de manière spatiale, cette fois-ci, mais temporelle, elles renvoient à du hors cadre, à l'avant et à l'après de ce qu'elles montrent, et qui, une fois de plus, n'est pas encore vu.

5. À tout instant, non seulement à cause du format des tableaux et de leur tension dramatique, mais aussi à cause

de la façon du peintre, de sa touche marquée (ou Marquès), la figure semble toujours sur le point de disparaître, de se résorber dans l'abstraction ou plutôt dans la concrétion de la matière picturale. C'est d'ailleurs ce qui arrive à la fin, avec le tombeau. On voit quelque chose, et il n'y a rien à voir, sinon le frémissement de la lumière, l'espérance d'une apparition, une matière en travail de renaissance. Là encore, le spectateur est débouté. Il est renvoyé à une attente au-delà du spectacle.

6. Enfin le rouge coule, raye, voile chacun des tableaux. C'est symboliquement la couleur de l'Esprit – qui ne se voit pas et souffle où il veut. Et c'est très concrètement la couleur du sang versé – qu'on ne doit pas voir, ou qui, si on le voit, atteste la blessure. La vie fuyante. La mort, comme le soleil qu'on ne peut regarder en face... Une fois de plus, avec ce rouge, si net aux griffures de la couronne d'épines, c'est l'excès du visible qui est en jeu, le point où il n'est plus question de visionner le Christ, mais de suivre sa trace... ■

HUITIÈME STATION

Simon le Cyrénééen et le portement de la Croix



Quand ils l'emmenèrent, ils mirent la main sur un certain Simon de Cyrène qui revenait des champs, et le chargèrent de la croix pour la porter derrière Jésus. (Luc 23,25)

PRODIGIEUSE aventure que celle de ce Simon, qui, par la grâce d'une rencontre fortuite, a trouvé le chemin de la vie ! Qui se souviendrait de lui, si, un jour, au détour de la rue, des soldats romains ne l'avaient pris sans ménagement, pour lui faire porter la croix derrière un condamné du nom d'Iéshoua de Nazareth ?

Le réquisitionné : Jésus avait des amis, des disciples, des hommes et des femmes dévoués, aucun ne s'est présenté, quand la croix démesurée fut placée sur ses épaules déjà endolories par les coups de la flagellation. Ce n'était pas possible : chaque pas était un effort surhumain, sans doute était-il déjà tombé, il s'était relevé, mais la marche devenait de plus en plus difficile, les soldats commençaient à se demander s'il en finirait avec ce client-là, la route était loin d'être finie. Ils n'allaient quand même pas l'aider à porter sa croix, ça ne se fait pas. C'est au condamné de porter l'instrument de son supplice devant tout le monde, pour bien l'humilier. Alors, vite, on avise un badaud qui a la mauvaise idée de se trouver là et on lui intime l'ordre de porter la croix derrière Jésus. Allez, on ne discute pas.

Faudra-t-il que l'on réquisitionne nous aussi pour porter la croix derrière Jésus ? C'est lui qui nous a dit : « le disciple n'est pas au-dessus de son maître », « celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi ». Nous avons l'honneur, nous chrétiens, non seulement de croire en lui, mais de pouvoir porter quelque chose

de ce qu'il a porté, et nous nous déroberions ? Nous ne sommes pas seulement les bénéficiaires du salut, ramassant les fruits de son sacrifice, il nous permet, nous indignes, d'y joindre notre petite part personnelle. Alors, ne tardons pas.

Le compagnon de misère : Ce n'est pas si simple que cela de porter la croix derrière un homme qui titube à chaque pas, ce n'est pas l'échelle que deux forts compagnons tiennent sur leur épaule en marchant d'un bon pas. Simon risque le plus souvent de compromettre l'équilibre par un faux mouvement et de précipiter encore une fois Jésus par terre, lui-même reçoit alors le madrier dans la poitrine et il est souvent près de le lâcher. Malgré tout, il est porté par un élan, par une force nouvelle qui le saisit. Il a pourtant toute une journée de travail aux champs derrière lui, mais il a l'impression par moments que c'est la croix qu'il porte, plutôt qu'il ne porte la croix. Il ne voudrait plus la lâcher, il voudrait que ses gestes soient moins maladroits pour aider vraiment son compagnon d'infortune. En le voyant de dos, il mesure mieux les ravages de la flagellation et cette couronne d'épines qui a déchiré sa tête. Une immense pitié le soulève, il voudrait crier pour qu'on arrête le supplice et qu'on le laisse soigner ses plaies.

Aider les autres, un beau programme ! Mais souvent notre aide se limite à quelques mots d'encouragement. C'est si difficile de se mettre à la place d'un autre, de deviner le geste qui va le soulager... Nous regardons notre montre et disons au malade que nous sommes venus visiter : « je n'ai plus qu'un quart d'heure à vous consacrer ». Et lui va retomber dans son marasme, connaître encore une de ces nuits interminables, où il entendra les secondes qui s'écoulent, les appareils qui vibrent, les pas dans le couloir qui s'éloignent... Ah ! si, pour une fois, nous pouvions partager sa peine, rester là à

lui tenir la main, une heure, deux heures, trois heures... jusqu'à l'aube.

Le disciple : si l'on nous dit de Simon qu'il était le père d'Alexandre et de Rufus, c'est que ses fils étaient connus des communautés chrétiennes que fréquentaient les apôtres. Cela veut dire que très probablement lui, Simon, a vu sa vie changer pendant ce chemin de croix, que le passant réquisitionné est devenu un disciple du Christ et qu'après Pâques, il a rejoint le groupe des disciples. Qu'a-t-il vu en vérité en suivant le condamné qu'on menait au supplice, qu'a-t-il deviné de sa prière, de l'amour surabondant qui débordait de son cœur en direction de ces pauvres êtres humains, qui jouent un rôle, qui se prennent terriblement au sérieux, qui se figurent maîtres de

leur destin, alors qu'ils sont le jouet des forces obscures qui les habitent ? Moïse, en réponse à sa prière « montre-moi ta face » avait vu Dieu passer devant lui. Comme lui, Simon a vu Dieu de dos et cela a suffi à faire basculer sa vie.

Il nous est donné nous aussi de marcher derrière Jésus, de mettre nos pas dans ses pas, de suivre sa trace. Nous n'avons pas à attendre un déclic qui ferait tout commencer, il faut se mettre en route, aller à l'Eglise, se confesser, faire ce qui nous est demandé. C'est là que peu à peu il se révélera à nous, au moment où on ne l'attendra pas, car il est rare qu'il nous rejoigne quand nous ne bougeons pas. C'est sur la route que les pèlerins d'Emmaüs ont commencé à le reconnaître. ■

